Fabula-LhT
n° 3, 2007
Complications de texte : les microlectures
DOI : https://doi.org/10.58282/lht.921

La lecture comme tableau : la microlecture entre révélation et réécriture

Nathalie Kremer

Pour citer cet article

Nathalie Kremer, « La lecture comme tableau : la microlecture entre révélation et réécriture », dans *Fabula-LhT*, n° 3, « Complications de texte : les microlectures », dir. Marc Escola, Septembre 2007, URL : https://fabula.org/lht/3/kremer.html, article mis en ligne le 14 Septembre 2007, consulté le 29 Avril 2024, DOI : http://doi.org/10.58282/lht.921

La lecture comme tableau : la microlecture entre révélation et réécriture

Nathalie Kremer

« La lecture est révélation ponctuelle d'une polysémie du texte littéraire[1]. » Cette affirmation de Jean-Marie Goulemot, qui servira ici de point de départ à une réflexion sur la pratique des microlectures, se situe dans la lignée d'une conception mallarméenne de la poésie comme pluralité de sens inscrite dans le pouvoir suggestif des mots – conception dont la théorie esthétique de Theodor W. Adorno[2] ou la théorie littéraire du premier Roland Barthes[3] sont les héritières. Sans entrer plus avant sur cette filiation, ni sonder les précédents de cette conception de la littérature, nous isolerons les trois présupposés qu'avance J.-M. Goulemot dans cette simple assertion. Outre la polysémie de la littérature – idée qui présente le texte littéraire comme un réservoir de sens avec plusieurs fonds, passible donc de plusieurs interprétations – nous retenons celui de la « ponctualité » de la lecture, qui suppose un arrêt de l'œil, une proximité de regard sur l'élément littéraire, voire son grossissement comme sous la loupe. Enfin, celui de la lecture comme révélation, qui présente un dépassement du rapport de compréhension entre le texte littéraire et la lecture du texte au profit d'une conception appréhendée comme *découverte*. La révélation, en effet, implique non seulement la présence d'un sens caché qui est à « tirer au clair », elle consiste également en un investissement de sens dans le texte par le lecteur, qui jette une nouvelle lumière sur les mots : « Lire, c'est donc constituer et non pas reconstituer un sens[4] », explicite J.-M. Goulemot. Au lecteur incombe la tâche de construire un sens en donnant aux séquences du texte une vue d'ensemble. Nous nous interrogerons ici sur les enjeux d'une telle lecture lorsqu'elle est menée par un « microlecteur », qui passe à la loupe les mots du texte dans une lecture patiente et quasi statique, pour les amplifier jusqu'à l'extrême. Notre propos consistera à penser la microlecture comme un « tableau » du texte analysé, qui prend forme dans une rencontre entre la lecture et la réécriture de l'œuvre. Ces deux éléments seront en effet conjugués ensemble dans cette réflexion sur la pratique de la microlecture, dans la mesure où celle-ci se présente comme une

1

2

3

4

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

lecture hantée par le désir de réécrire l'œuvre d'une part, et comme une réécriture qui relève moins d'une progression de la pensée que d'un commentaire qui immobilise l'œuvre – et la transforme en tableau –, d'autre part.

***

Le microlecteur se distingue du simple lecteur dans la mesure où son approche du texte dépasse le niveau de la prise de connaissance du contenu informatif ou émotif par le décodage de la structure signifiante[5], pour accéder au niveau d'une lecture-analyse, qui privilégie la démarche particularisante. L'analyse consiste à explorer la polysémie du texte en dégageant les champs sémantiques des mots, et en redisposant les différents sens connotés au sein du discours commentatif. Le microlecteur donne ainsi une direction à sa lecture, en plaçant les séquences narratives commentées – prises dans leurs structures dérivées ou métaphoriques – dans une mouvance qui consiste à les redisposer au sein de son propre discours. La redisposition des éléments du texte implique un déplacement tant du point de vue scénographique[6] que thématique, comme nous le verrons. De cette façon, l'analyse à la loupe des mots du texte conduit à une transcendance de l'œuvre, par le rapprochement des éléments disjoints et leur redisposition dans le discours commentatif. L'hypothèse qui sous-tend cette possibilité de la lecture présente le texte comme contenant sa propre interprétation, qu'il propose au lecteur au travers des redondances et des métaphores de l'écriture. C'est le problème qu'a soulevé Michel Charles au cours des différentes microlectures qu'il a menées, et qu'il énonce ainsi lors de son analyse d'*Adolphe* de Benjamin Constant : « On ne peut tenir ou maintenir jusqu'au bout une séparation effective des fonctions narratives et des fonctions interprétatives[7] ». L'investissement de sens dans le texte n'est possible que dans une attitude d'assujettissement de la lecture-analyse au texte, pour décerner la part interprétative des éléments. Le paradoxe n'est qu'apparent, car c'est dans la redisposition des éléments, pris dans leur sens connoté ou métaphorique, que prend forme la microlecture.

Soit l'analyse d'*Adolphe* par Michel Charles, plus précisément la microlecture de l'épisode de la mort d'Ellénore : ce passage génère plusieurs commentaires qui concourent ensemble à élaborer la théorie développée – en l'occurrence, celle de l'isomorphisme entre le discours narratif du récit et les discours d'escorte du roman, qui en formeraient l'interprétation « interne » ou endogène. M. Charles montre ainsi

5

6

7

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

que l'histoire d'Adolphe est le résultat d'une confrontation de deux lectures : « l'*histoire* d'Adolphe est "lue" par Ellénore ; le *récit* d'Adolphe est lu par l'Éditeur ; la lettre d'Ellénore est le commentaire de l'histoire, la Réponse est le commentaire du récit[8]. » Il ne s'agit pas ici de revenir sur cette célèbre analyse, mais de montrer qu'un seul passage du livre permet à M. Charles de multiplier les éléments de son analyse, conformément au principe de polysémie du texte, afin de construire – et de conduire – une *certaine* lecture d'*Adolphe*. Les réflexions du protagoniste qui suivent la mort d'Ellénore se prêtent, en effet, à plusieurs développements : tout d'abord, elles sont interprétées par M. Charles comme un « besoin d'être lu » par Adolphe[9]. Besoin qui n'est nulle part exprimé même tacitement dans le texte de Constant, mais qui pourtant apparaît comme une évidence dans la mesure où l'existence du livre ainsi que le manque laissé par la mort de l'amante sont deux éléments séparés qui, une fois assemblés, permettent cette hypothèse. La lecture de M. Charles fonctionne ici comme une « révélation ponctuelle », soit comme la découverte d'un sens latent qui surplombe le passage analysé et l'éclaire par la perspective plus large dans laquelle il l'insère, par la confrontation et la redisposition de plusieurs séquences narratives. Dans la Réponse qui fonctionne comme une postface au roman, la métaphore des ruines renforce le point de vue développé par M. Charles. Voici l'extrait en question dans le roman :

> … je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir[10].

Et son commentaire proposé par M. Charles :

> Cette dernière métaphore [de la ruine] apparaît dans la Réponse comme l'un des termes d'une opposition : Adolphe indestructible au milieu des ruines. C'est évidemment l'exploitation directe d'un fait : Adolphe a survécu à Ellénore. Indirectement, la métaphore marque la volonté d'Adolphe de faire survivre son souvenir par son récit et, dans ce cas, elle renvoie à l'Avis et à l'autre système métaphorique (celui du déplacement)[11].

Voici un cas de « complication de texte » qui dévoile le procédé propre à la microlecture. M. Charles pose que c'est « indirectement » que la métaphore concourt à l'existence du récit d'Adolphe, qui répond au « besoin d'être lu » du protagoniste. En effet, la métaphore contient aussi un sens plus « direct » qui est, comme le dit M. Charles lui-même, celui de la survivance d'Adolphe à tout ce qui l'entourait : « Adolphe est quelqu'un "qui n'en finit pas". Il "[plane] indestructible au

8

9

10

11

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

milieu des ruines". L'Avis le montrait déjà guéri d'une maladie contre toute vraisemblance. Adolphe est symboliquement éternel. Il "survit"[12] ». Cette interprétation rejoint la lecture menée par Paul Delbouille, autour de l'image d'Adolphe pris dans « cette douleur de celui qui reste, tout entière fondée sur le sentiment de sa solitude présente[13]. » Ainsi la même métaphore donne lieu à plusieurs lectures possibles, dont une est distillée par le microlecteur pour l'infléchir dans la direction de son analyse. De même, plusieurs analyses sont possibles à partir d'une même séquence narrative étudiée, dans la mesure où celle-ci est capable de fonder plusieurs structures sémantiques. Tel autre microlecteur fera fonctionner tel autre ensemble métaphorique, comme celle de la hantise du funèbre qu'évoque Gilles Ernst dans son introduction au roman[14], et qui permettrait à l'éditeur de corriger l'autoportrait d'Adolphe. Ou encore, il participe d'une psychocritique de Benjamin Constant à travers le personnage d'Adolphe, comme l'établit Han Verhoeff dans son étude sur « l'interrelation des éléments conscients avec les éléments inconscients à l'intérieur de l'ouvrage[15] ». La polysémie du texte permet ainsi d'élaborer plusieurs systèmes métaphoriques pliés à une optique transcendante à l'œuvre. Ces systèmes métaphoriques ne sont pas mutuellement exclusifs ; ils forment plutôt ensemble, selon les termes de R. Barthes, un « pluriel » au sens de *dissémination*[16]; ou encore, comme l'expliquait Borges, ils font du livre ce « centre d'innombrables relations » qui le rendent « susceptible d'une ambiguïté, d'une plasticité infinies[17] ».

La microlecture se présente donc comme une activité de distillation d'un sens dérivé ou suggéré des mots pour conférer au disséminé du discours un nouveau suivi. Celui-ci se construit précisément aux endroits où le texte bifurque, c'est-à-dire, là où les éléments de la trame auraient pu être disposés autrement ou préparer un autre sens. Au creux de ces bifurcations se font jour des faisceaux de sens qu'il est possible de plier à la direction de lecture opérée, selon la redisposition des systèmes métaphoriques du texte. Cet assemblage de sens est fondé dans le texte lui-même : c'est le travail du lecteur de faire sourdre de l'œuvre elle-même les éléments d'analyse à partir des nœuds de complexité. Ainsi l'analyse de la structure d'*Adolphe* par Michel Charles est une analyse de la relation entre le texte et son interprétation : « ni l'un ni l'autre de ces deux éléments ne pouvant être isolé ; la structure ne désigne pas [...] un principe d'ordre préexistant dans le texte, mais la 'réponse' d'un texte à la lecture[18] ». Le texte forme lui-même sa propre analyse : il

12

13

14

15

16

17

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

propose, autrement dit, sa propre lecture au lecteur. Le microlecteur n'opère donc qu'un simple travail d'extraction de la valeur interprétative des éléments, qu'il redispose ensuite en confrontant les éléments polysémiques qui jaillissent aux bifurcations de la trame. La lecture se fait réécriture : la même *inventio* donnant lieu à une nouvelle *dispositio*.

La microlecture la plus poussée dans le cas d'*Adolphe* est alors sans doute celle qu'a menée Eve Gonin dans son livre *Le Point de vue d'Ellénore : une réécriture d'*Adolphe[19]. Cette étude était initialement conçue comme un essai critique du roman, mais elle est devenue une réécriture romanesque – une transvocalisation qui fait entendre la voix d'Ellénore et son point de vue sur les mêmes événements. Ce « roman » est donc une microlecture d'*Adolphe*, qui veut explorer « le réseau enchevêtré » des sens possibles de l'œuvre[20], sans hésiter à produire un autre texte. En effet, les pensées du personnage féminin sont reconstituées à partir de ce que suggèrent les mots d'Adolphe dans le texte de Benjamin Constant, qu'Eve Gonin cite en marge de son texte. Elle donne ainsi à *voir*, de façon juxtaposée, les deux points de vue des personnages, confrontés immédiatement sur la page même du texte, dans un face à face de la lecture et de l'écriture au travers du discours reconstitué d'Ellénore et celui d'Adolphe, les implicites de l'un donnant lieu à la confidence de l'autre. Dans ce livre, autrement dit, le commentaire se fait fiction, la lecture écriture. Eve Gonin redispose et amplifie la matière donnée pour en arriver à compléter le narratif dans ses bifurcations et ses possibles. La réécriture du roman tout entier du point de vue de l'héroïne cherche en effet « à insérer, en quelque sorte, dans les vides et les interstices que laisse le récit d'Adolphe un récit parallèle et complémentaire d'Ellénore. Ce nouveau roman, faisant écho au premier que nous croyions si bien connaître, met en lumière d'une façon saisissante ses innombrables ambiguïtés, et troue d'innombrables zones d'ombre sa surface en apparence si lisse et si claire[21] ». La microlecture se présente ici non seulement comme une lecture commentative du texte littéraire, mais surtout comme une lecture à ce point ponctuelle qu'elle peint l'image même de ce texte : *la réécriture n'est autre qu'un tableau du texte* – tableau graphique dans la mesure où il est le reflet du texte premier (visuellement présent dans la marge du texte commentatif d'Eve Gonin), tableau thématique pour autant qu'il éclaire d'une autre perspective le même propos. Il offre ainsi à voir au lecteur une image particulière et précise du texte, pour autant que celui-ci est susceptible de plusieurs interprétations. En effet, les différences entre les deux « versions » du roman sont parfois très grandes[22], mais comme le reconnaît Eve Gonin, son portrait

18

19

20

21

22

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

d'Ellénore n'est « qu'une hypothèse possible, une Ellénore virtuelle parmi d'autres[23] ». Cette version d'*Adolphe*, qui grossit le texte et le redispose, opère un « détournement » du texte-source dans la mesure où il réduit la complexité initiale du texte pour privilégier un des sens extraits dans son nouveau discours. Cette lecture-réécriture n'offre donc qu'une version parmi d'autres du texte : en tant que tableau du texte, elle arrête et fixe une image particulière de ce que le texte donne à lire.

Ainsi conçue, la microlecture prend forme au carrefour de la lecture (réception) et de l'écriture (production) : dans ce qui suit nous voudrions étudier de plus près ce rapport qu'elles entretiennent afin de mieux cerner la façon dont la lecture en tant que réécriture constitue un tableau du texte lu. Commençons par distinguer le geste qu'ont en commun la lecture et l'écriture, et ensuite celui qui les sépare.

La similitude se situe dans la lenteur qui conduit à l'immobilité de la démarche. Les mots du critique ne concourent plus à avancer mais à creuser : ils ne disent rien, ils révèlent. Dans le cas de l'œuvre littéraire aussi, les mots ne réfèrent pas, ils signifient purement[24]. C'est ce que voulait dire le critique littéraire hollandais Paul Rodenko, dans un beau jeu de mots en néerlandais : « L'œuvre d'art pousse le lecteur à "s'arrêter"[25] », au double sens en néerlandais de s'immobiliser et de se taire. Elle ouvre au silence, c'est-à-dire qu'elle fait taire les mots mais elle ouvre le regard de l'homme, en lui faisant voir une image « autre », inhabituelle, particulière de la vie[26]. Pour expliciter sa conception de la littérature, Paul Rodenko proposait la métaphore de la serrure :

> On pourrait dire que l'art consiste en une vision du monde à travers le trou d'une serrure (et nul besoin d'être fin psychologue pour savoir que l'on perçoit des choses bien plus intéressantes, plus « intenses », à travers le trou d'une serrure que dans la vie normale). Pourquoi les lumières s'éteignent-elles au théâtre au lever du rideau, [sinon pour] créer une illusion de serrure ? C'est pourquoi la vie sur scène paraît toujours plus colorée et plus intense. C'est une vie de surface, non pas superficielle. La peinture parvient au même effet par l'encadrement, qui isole le tableau du monde environnant, et la poésie par … [les points de suspension][27].

La littérature, et l'art en général, donnerait à voir au lecteur une image encadrée, grossie et ralentie, selon la technique du « close-up ». L'art serait la façon de regarder la réalité à travers le trou d'une serrure, qui propose à l'œil lisant une image isolée et encadrée de ce qu'elle évoque. L'image est aliénante dans la mesure

23

24

25

26

27

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

où elle donne un aspect particulier, isolé du réel, arrêtant le flux de la vie. Comme le remarque Odile Heynders[28], Paul Rodenko se montre ici héritier du formalisme russe de Viktor Chklovski, qui décrivait les poèmes à l'aide desquels les grands écrivains soulignent leur conception de la réalité en l'aliénant : c'est la structure de l'œuvre, la technique et le style de l'œuvre qu'il étudie pour voir comment elle « singularise » le réel et « crée une perception particulière de l'objet, sa *vision*[29] ». La littérature serait une forme de microlecture du réel, une description hachée des choses, en les dénommant de façon inhabituelle, en les expérimentant comme nouvelles et étranges. Arrêter le lecteur en passant un élément du flux de la vie à la loupe : suspendre la linéarité de l'expérience pour focaliser sur un détail et la faire voir autrement. Cette conception de la littérature tente d'expliquer ce qu'elle veut faire voir au lecteur : si le poème est un trou de serrure sur la vie, la critique est la clef du poème.

L'intensité de l'art suppose une suspension de celui qui regarde et se tait, ainsi fait le microlecteur qui se tait – car qu'est-ce que la paraphrase, sinon la répétition du même, sinon le silence en paroles ? Si l'écrivain et le microlecteur partagent cette technique du « close-up », l'arrêt de l'œil n'est toutefois pas du même ordre dans les deux cas. La microlecture est productrice d'une image du texte mais, comme toute reproduction mimétique, elle est irréductible à l'original. Nous en venons ainsi à considérer ce qui distingue la réécriture de l'écriture première du texte, et nous retenons deux éléments qui importent ici : il s'agit du commentaire en tant que glose premièrement, et de la rupture de la linéarité ensuite.

Premièrement, la réécriture-lecture du texte est irréductible à l'original parce qu'il forme une pratique métadiscursive, si l'on entend par cela, selon la définition proposée par Jiri Sramek, « un discours commentatif d'un récit premier », qui permet d'établir une vision théorique de ce récit premier[30]. La vision théorique surplombante s'élabore en l'occurrence à partir d'un procédé d'amplification : les mots sont repris avec leurs équivalents et dérivés, de sorte que la glose se rapproche au plus près du discours premier. Elle propose cependant une autre disposition des éléments analysés, et est toujours issue d'un deuxième temps, d'un geste postérieur au geste premier de l'écriture. Le rapprochement maximal entre la glose et le discours premier a pour but d'en penser et montrer l'évidence, en dirigeant la perception de façon indirecte au texte. La microlecture n'est donc, fondamentalement, qu'un discours tautologique du texte premier : tautologie qui est réénonciation de ce que l'œil percevait comme évident. Les réflexions suivantes de Clément Rosset sont révélatrices à cet égard :

28

29

30

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> Le secret de la tautologie, qu'on pourrait appeler son « démon », au sens d'ensorcellement et de cercle magique, est que tout ce qu'on peut dire d'une chose finit par se ramener à la seule énonciation, ou ré-énonciation, de cette chose même. [...]
> À partir de la tautologie, les possibilités d'énonciation, de conceptualisation, d'argumentation et de contre-argumentation existent à l'infini ; et ce sont naturellement elles, et non le simple « argument tautologique » qui n'argue en fait de rien, qui constituent l'étoffe d'une pensée et d'une philosophie[31].

La tautologie permet de fixer l'œil sur un discours qui, par son évidence, ne l'arrêterait pas : la réénonciation se présente comme l'immobilisation d'une mouvance, par un recommencement de l'écriture qui est réitération du même. On pourrait reprendre ici la métaphore du trou de la serrure proposée par Paul Rodenko pour l'appliquer au travail de lecture du microlecteur. Toutefois, en tant que tautologie, le métadiscours du microlecteur est d'un autre ordre que le discours analysé, car il infléchit la signification première à son profit. Le microlecteur ne cherche qu'à dégager un des sens de l'œuvre en aplanissant les directions possibles que celui-ci diffuse. On pourrait se demander si cette démarche de la microlecture consiste en « une subversion du texte littéraire, puisque, privilégiant une lecture, il opère aussi une rationalisation du texte, dont le sens est fatalement idéologique », comme le relèvent Lecointre et Le Galliot à propos de tout métadiscours[32]. Le rapport entre le texte analysé et le métadiscours serait un rapport de « détournement », dans la mesure où le sens premier des séquences narratives est infléchi dans une direction particulière, celle empruntée par la thématique et l'objet suivi par l'analyste. Le métatexte, en voulant expliquer le texte, constituerait ainsi une réduction et une simplification qui va à l'encontre de la richesse polysémique de tout texte littéraire. Pour la plupart des spécialistes du métatexte, l'enjeu véritable de l'analyse consiste à maîtriser le système de signification du livre imprimé, pour le « capter » d'une certaine manière en en détruisant la polysémie[33]. Notre analyse de l'exemple de la microlecture qu'offre Eve Gonin montre toutefois que celle-ci forme non pas une réduction mais une exploitation de la polysémie de l'œuvre, en vue de l'exhiber et de l'approfondir. Chaque microlecture, en tant que geste de réception productrice de l'œuvre, forme plutôt une tentative de réécriture de l'œuvre qui propose une « polysémie seconde » du texte. Que ce geste soit qualifié de détournement ou de redisposition, il comporte toujours une part de productivité qui va de pair avec une fragmentation de l'œuvre. Dans son récent essai *Le Silence des livres*, George Steiner[34] souligne qu'il n'est pas un ajout, une

31

32

33

34

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

annotation, un commentaire qui ne donne lieu à la composition : combien de livres ne naissent pas sur les marges, sur les feuilles volantes, dans la prolifération des notes de bas de page d'un premier ?

Toutefois, le commentaire du texte paraphrasé ne prélève dans le récit présenté que les fragments qui s'intègrent à sa propre thématique et, par la citation, la réminiscence ou la réécriture de certains passages, leur donne un autre sujet, un autre objet et un autre destinataire. « Si fidèle qu'elle soit, jusqu'à la citation ou la copie, une glose change la valeur du texte glosé rien qu'en modifiant son énonciation[35] », avance Geneviève Idt. La réécriture, qu'elle se fasse par citation ou par allusion, s'approprie ainsi le texte d'origine pour l'infléchir à son propos commentatif. Dans le cas de la citation, la scénographie différente dans laquelle elle s'insère suffit pour transformer l'écriture en réécriture ; dans le cas de l'allusion, l'incorporation de l'élément d'origine de l'allusion dans la paraphrase sert l'illustration d'une thématique différente de la première. La métatextualité est donc toujours avant tout une textualité, le commentaire est écriture, et instaure un processus de transformation et d'aliénation de l'œuvre qu'il est censé faire apparaître, ou plutôt trans-paraître.

Dans cette réécriture du texte que forme la microanalyse par la redisposition des éléments, la linéarité d'origine est rompue – c'est le deuxième écart qui rend la réécriture irréductible à l'écriture première. C'est essentiellement la rupture de linéarité qu'entraîne chaque acte de redisposition qui fait de la microlecture un *tableau* du texte, dans lequel tous les éléments de la composition sont immobilisés pour se renvoyer l'un à l'autre comme dans une structure spatiale. Dans son sens rhétorique d'origine, le tableau signifie la figuration par la peinture : autrement dit, il donne à voir le texte à travers une mise en scène des éléments qui concourent ensemble à fonder l'image. Nous assistons donc à une redisposition au sens de spatialisation du texte, et les différents sens des systèmes métaphoriques originels sont conjugués pour fonder ensemble une image immobile, qui fonctionne comme une nouvelle métaphore interprétative du texte.

***

La microlecture, en somme, est une activité de rencontre entre la lecture et l'écriture, dans la mesure où toutes deux immobilisent et isolent les éléments qu'ils perçoivent. Le texte est proposé au regard curieux du lecteur comme une image vue à travers le trou d'une serrure, qui suspend la linéarité du texte pour amplifier les éléments reçus. Le tableau qu'offre à voir le métatexte n'est donc qu'une

35

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

recréation propre du texte d'origine pour en présenter une image particulière et fixe. Par la reprise – qui est un détournement de sens – et la redisposition des éléments commentés, cette image est une aliénation du texte d'origine qui est ainsi recréé au sein même des « innombrables relations » dont il est porteur.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

AUTEUR

Nathalie Kremer
Voir ses autres contributions

Courriel : Nathalie.Kremer@arts.kuleuven.be

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.